

Littérature

D'Annemarie Schwarzenbach à Pierre Lemaitre, douze plumes dont on parlera en 2026

Entre nouveaux talents et voix confirmées, la rentrée d'hiver aligne encore plus de livres qu'en septembre. Voici quelques propositions en forme de mise en bouche express

Lisbeth Koutchoumoff et Julien Burri

Après la rentrée littéraire d'août, la rentrée dite d'hiver est l'autre temps fort de l'année éditoriale. Sans la pression des grands prix littéraires, décernés pour les plus prescripteurs entre novembre et décembre (Goncourt, Femina, Académie française, Renaudot, etc.), cette deuxième rentrée est comme plus détendue et donc plus ouverte aux écritures d'ailleurs et aux nouvelles plumes. Longtemps dévolu aux auteurs et autrices confirmés, le début d'année est ainsi devenu aussi le moment idéal pour faire éclore les nouveaux talents. Au bout du compte, les maisons d'édition publient plus de livres (508) entre janvier et février qu'en automne (484 en 2025). En guise de mise en bouche, voici une sélection d'auteurs et d'autrices qui feront l'actualité en ce début 2026.

Premières fois

Parmi la soixantaine de primo-romanciers de langue française, le Suisse Jonas Sollberger, vivant à Bienne, publie *Viens Elie* chez Minuit (2 janvier), coulée narrative d'une grande force, aux accents bibliques, mystérieuse et envoûtante. Danseuse et autrice d'articles de recherche sur l'écriture de la danse, Dora Kiss signe *En beaux caractères. Une vie hongroise* (La Baconnière, 9 janvier) où Abram, exilé en Suisse puis en France, retourne en Hongrie avec sa fille pour retrouver la mémoire familiale.

Ancien étudiant en arts plastiques à la HEAD à Genève puis en Corée, formé ensuite à la réalisation, Timothée Zourabichvili signe *Plomb* (Sabine Wespieser, 8 janvier), un huis clos entre deux jeunes gens murés dans leur solitude alors qu'il faut

trouver une solution pour «le truc qu'elle avait dans le ventre» tout juste devenu un nouveau-né. Côté littérature traduite, *Les Jeux heureux de l'enfance*, de l'Allemande Charlotte Gneuss, aux Argonautes (le 9 janvier), dresse le portrait vibrant d'une adolescente dans la banlieue de Dresde des années 1970. *L'ivresse de la violence* de Gabor Zoltan, traduit du hongrois par Thomas Sulmon (Belfond, le 8 janvier), revient sur la cruauté du parti pro-nazi des Croix fléchées, dans la Budapest de 1944.

Nouvelle peau pour Thomas Mann

Côté patrimoine, en 2026, l'œuvre de Thomas Mann (1875-1955) tombera dans le domaine public. Une ribambelle de publications sont attendues, principalement deux nouvelles traductions de l'un de ses chefs-d'œuvre, *Les Buddenbrook* (1901), qui narre la décadence d'une riche famille allemande. A découvrir aux Belles-Lettres, dans une traduction de Jean Spenlehauer, le 16 janvier; et chez Gallimard dès le 29 janvier, dans celle d'Olivier Le Lay, auquel on doit déjà une nouvelle version française du *Mars* de Fritz Zorn.

Pierre Lemaitre, sismographe des métamorphoses

Romancier populaire, maître du suspense, Pierre Lemaitre (Goncourt 2013 pour *Au revoir là-haut*), clôt avec *Les Belles Promesses* (Calmann-Lévy, 6 janvier) sa tétralogie familiale *Les Années glorieuses*, fresque sur la France de l'après-guerre. Après *Le Grand Monde*, *Le Silence et la colère* et *Un Avenir radieux*, l'écrivain revisite cette fois les années 1960 dans un Paris en pleine transformation.

Sismographe des métamorphoses, intimes et sociétales, Pierre Lemaitre n'arrête pas ici sa traversée du XXe siècle. La fin des *Belles promesses* passe le relais à une nouvelle génération de la famille Pelletier.

La France d'en bas

Une ferme du Cantal. Gilles reprend l'exploitation familiale, sous l'autorité d'un père violent. Claire, sa sœur, part étudier à Paris. En dix tableaux, les années filent, Gilles s'embourbe dans une vie qui le mange à petit feu, Claire revient le voir pendant les vacances. Dans la veine de *Joseph*, son meilleur roman, Marie-Hélène Lafon parle de la paysannerie avec âpreté et beauté, truculence et émotion. Dans *Hors champ* (2 janvier, Buchet-Chastel), elle livre le double portrait saisissant d'un frère et d'une sœur.

Annemarie Schwarzenbach, face au fascisme

Par les temps qui courent et s'affolent, lire Annemarie Schwarzenbach (1908-1942) peut alimenter notre capacité de résistance face à la violence politique. L'écrivaine antifasciste, féministe et queer a assisté à la montée du nazisme en Allemagne et à la contagion de ces idées dans la bonne société zurichoise dont elle était issue. Dès le 7 janvier, les Editions Payot proposent plusieurs récits inédits en français: *Paris* réunit quatre textes sur ses années d'étudiante à Montparnasse; *Eloge de la liberté* rassemble plusieurs de ses articles engagés. Enfin, *Annemarie Schwarzenbach, l'ange dévasté*, roman graphique de Mamoste Din et Léa Gauthier, se concentre sur les années munichoises et les voyages jusqu'en Afghanistan.



Plusieurs récits inédits en français d'Annemarie Schwarzenbach paraîtront dès le 7 janvier 2026. (leemage/Bridgeman Images via AFP)

Rompre avec ses parents

Un fils, quadragénaire, dit au revoir à ses parents, au terme de la visite qu'il leur rend de façon rituelle tous les quinze jours. Mais cette fois-là, sans qu'il le sache lui-même encore, il s'apprête à ne plus les voir pendant dix ans. La mère le pressent et lance, à la porte: «Tu reviendras nous voir?» *L'Anniversaire* d'Andrea Bajani (dès le 15 janvier) dissèque les raisons de cette fuite et met au jour l'emprise d'un père sur sa famille. Prix Strega 2025 (équivalent du Goncourt en Italie), ce roman de libération se déploie avec une simplicité magistrale.

Camila Sosa Villada et l'art de se réinventer

Ecrire sur et depuis les marges: Camila Sosa Villada a fait de son premier roman, *Les Vilaines*, un manifeste de résistance à l'exclusion, un chant sur la joie d'être trans. En cours de traduction dans plus de 25 langues, ce coup d'éclat a été suivi par *Histoire d'une domestication*, toujours chez Métailié. Dès le 9 janvier,

c'est un recueil de nouvelles, *Je suis une idiote de t'aimer*, que propose l'écrivaine argentine, dans une traduction de Laura Alcoba. L'écriture jubilatoire et élégante, l'art de marier flamboyance et crudité transportent.

Zurich, années 1970

Auteur de théâtre, romancier, essayiste, Lukas Bärfuss a pour habitude de regarder la Suisse droit dans les yeux et, à travers elle, la violence d'un capitalisme d'apparence feutrée. *Cent jours, cent nuits*, roman implacable sur l'aide suisse au Rwanda, ou, plus récemment, *Le Carton de mon père*, à la fois récit personnel et réflexions autour de la notion d'héritage, ont fait de l'écrivain l'une des voix suisses les plus suivies en Allemagne et au-delà. Il revient au roman avec *Les Miettes* (Zoé, dès le 8 janvier), chronique au scalpel d'une émancipation entravée dans la Zurich des années 1970. Fille d'immigrés italiens, mère célibataire, Adelina va tenir tête à la précarité et au racisme. Le plus longtemps possible. ■

Scènes

Le destin de la Comédie pourrait se jouer au tribunal

La directrice de la Comédie de Genève, Séverine Chavrier, conteste avec son avocat la décision de la Fondation d'art dramatique de ne pas prolonger son mandat sans l'avoir entendue. Le premier semestre 2026 sera brûlant

Alexandre Demidoff

Privilegé des divas, la Comédie de Genève accaparrera les projecteurs en 2026. Pas seulement pour sa remarquable programmation. Mais parce que depuis l'automne, depuis que la RTS d'abord, la *Tribune* de Genève ensuite ont révélé la «gestion humaine problématique» de sa directrice, Séverine Chavrier, il n'est pas une semaine sans qu'une péripétie, voire un coup de sabre, vienne compliquer ce feuilleton névrotique.

Pas besoin d'être Nostradamus, cet astrologue qui démêle la pelote des destins à la cour de France au XVIe siècle, pour prédire de nouvelles turbulences. C'est écrit dans le scénario. Le 19 novembre, la Fondation d'art dramatique (FAD), où siègent, sous la présidence de l'avocate Lorella Bertani, des représentants des partis du Conseil municipal, de la ville et du canton, annonçait aux 80 collaborateurs et collaboratrices de l'institution que Séverine Chavrier travaillerait désormais à distance du théâtre. La mesure est en principe temporaire: elle s'appliquera le temps que les enquêteurs de la Cour des comptes et d'un bureau spécialisé dans les relations de travail auditent le personnel et épluchent les comptes.

Délestée de ses prérogatives financières et administratives, la metteuse en scène fran-

co-suisse était priée de se concentrer sur le volet artistique de son poste. Séverine Chavrier, qui affirme avoir des soutiens à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, confiait au *Temps*, début décembre, qu'elle avait bon espoir que les audits rétabliraient la vérité. L'enjeu pour elle? Qu'elle puisse réintégrer le théâtre et que son mandat, qui arrive à échéance en juin 2027, soit prolongé. Le 15 décembre pourtant la FAD prenait la décision, en séance, de ne pas renouveler le contrat au-delà de son échéance initiale.

Riposte judiciaire

Au *Temps*, l'artiste franco-suisse exprimait sa «stupéfaction». «La FAD était tenue juridiquement de me notifier sa décision, dix-huit mois avant le terme de mon contrat. Mais mon avocat avait demandé que ce délai soit ramené à douze ou six mois. La FAD a refusé. Et je ne comprends pas cette intransigence, alors même que je n'ai pas été auditionnée et que les audits n'ont pas eu lieu.» Son conseil, Romain Jordan, envisage aujourd'hui d'attaquer cette décision en justice: «Les droits et la personnalité de ma mandante doivent être respectés. Cette décision ne pouvait en aucun cas être prise avant la remise des rapports d'audit, et surtout pas avant que ma mandante ait été valablement

entendue. Si elle n'est pas rapportée, elle sera attaquée en justice.»

Quelle issue alors? Les conclusions des audits sont attendues dans le premier trimestre de l'année. Selon leurs résultats, Séverine Chavrier retrouvera – ou pas – toutes ses fonctions et son théâtre. Concernant son choix de ne pas prolonger son mandat, il est improbable que la FAD se dédise. La suite pourrait donc se régler devant un tribunal.

A moins qu'Emmanuel Macron ne joue les deus ex machina, lui qui nomme directement les responsables de théâtres nationaux sur recommandation du ministre de la Culture. Le poste de directeur ou directrice du Théâtre de la Coline à Paris est à repourvoir depuis la décision de Wajdi Mouawad de se retirer avant le terme. Dans les noms qui circulent, il y a celui de la metteuse en scène Julie Deliquet, actuelle directrice du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, celui d'Arthur Nauzyciel, directeur du Théâtre national de Bretagne et celui de... Séverine Chavrier.

La situation actuelle ne plaide pas pour une artiste au talent reconnu. Mais si les audits lui sont favorables, elle redeviendrait éligible. Pure fiction en l'état. Ce qui est quasi sûr, c'est que la FAD devra se mettre en quête d'une nouvelle direction en 2026. Et que cette crise laissera un goût de cendre dans les bouches. ■